Christine de Pizan

LA CITÉ DES DAMES

Texte traduit et présenté par
Thérèse Moreau et Éric Hicks

Stock/Moyen Age

Série « Moyen Âge »
dirigée
par Danielle RÉGNIER-BOHLER

Série « Moyen Âge »
dirigée par Danielle Régnier-Bohler

Jean d'Arras : Mélusine.
Le Cœur mangé. Récits érotiques et courtois des XII^e^ et XIII^e^ siècles.
Merlin le Prophète.
Bestiaires du Moyen Âge.
Philippe de Beaumanoir : La Manekine.
Récits et poèmes celtiques *(domaine brittonique).*
Moyen Âge et colportage. Robert le Diable et autres récits.
Saint Bernard de Clairvaux : Les Combats de Dieu.
La Fin des temps. Terreurs et prophéties au Moyen Âge.
Antoine de La Sale : Le Paradis de la reine Sibylle.
Histoire de Huon de Bordeaux et Aubéron, roi de féerie.
Chrétien de Troyes : Perceval le Gallois ou le Comte du Graal.
Contes et fabliaux du Moyen Âge.
Tables florentines. Écrire et manger avec Franco Sacchetti.
Prêcher d'exemples.
Quinze Joies de mariage.
Burlesque et obscénité chez les troubadours.
Scènes du Graal.
Raymond Lulle : Traité d'astrologie.
Le Chevalier nu. Contes de l'Allemagne médiévale.
Formes médiévales du conte merveilleux.
La Chevalerie des sots. Le Roman de Fergus, suivi de Trubert, fabliau du XIII^e^ siècle.
Odile Redon, Françoise Sablan, Silvano Serventi :
La Gastronomie au Moyen Age.
150 recettes de France et d'Italie.
Gerbet de Montreuil : Le Roman de la Violette.
Guillaume de Machaut : Le Livre de Fontaine amoureuse.
Christine de Pizan : Le Livre des Faits et bonnes mœurs du roi Charles V le Sage.

LE LIVRE DE LA CITÉ DES DAMES

此为试读,需要完整PDF请访问: www.ertongbook.com

Christine de Pizan

Le Livre de la Cité des Dames

Traduction, Introduction
par
Éric HICKS et Thérèse MOREAU

Publié avec le concours
du Centre national des Lettres

Stock/Moyen Âge

COUVERTURE : *Droiture accueille Christine, entourée de dames illustres.*
Ms B. N. fr. 1178, f° 64 v°

Tous droits réservés pour tous pays.
© 1986, 1992, 1996, 2000, Éditions Stock.

Nous aimerions remercier ici tous ceux et celles qui nous ont prêté aide et conseil dans cette traduction. Notre reconnaissance va en particulier à Angel Alvarez, Viviane Alvarez-Prats, Jacqueline Cerquiglini, Liliane Dulac, Silvia Lempen-Ricci, Gérard Malaquin, Beth Montandon, Danielle Régnier-Bohler et Charity Cannon Willard.

此为试读,需要完整PDF请访问: www.ertongbook.com

In memoriam
Leora Hough

Vous qui êtes mortes, vous qui vivez encore et vous qui viendrez à l'avenir, réjouissez-vous...

Christine aux dames de France
et d'ailleurs, II, LXIX.

Cette traduction a été faite d'après le ms. Bibliothèque nationale, fr 607 (« manuscrit du duc »). Nous avons consulté la thèse de Maureen Curnow, qui n'est autre qu'une transcription de ce manuscrit ; nous ne l'avons pas toujours suivie dans le détail, en particulier quant à la ponctuation. Nous avons également consulté, en tant que manuscrit de contrôle, le « manuscit de la reine », British Library, Harley 4431, dans un souci de correction, sans entrer dans le détail de la critique textuelle.

Introduction

I

« Regrettant qu'elle n'ait pas vécu de leur temps, et qu'elles ne puissent plus la voir...[1]. »

> Mes très chères sœurs, il est naturel que le cœur humain se réjouisse lorsqu'il a triomphé de quelque agression et qu'il voie ses ennemis confondus. Vous avez cause désormais, chères amies, de vous réjouir honnêtement, sans offenser Dieu ni les bienséances, en contemplant la perfection de cette nouvelle Cité qui, si vous en prenez soin, sera pour vous toutes (c'est-à-dire les femmes de bien) non seulement un refuge, mais un rempart contre vos ennemis[2].

Du fond des siècles, ces paroles s'adressent aux femmes, renvoyées par la misogynie ordinaire à l'imperfection de leurs corps et de leurs esprits. A l'exemple du poète Horace, Christine de Pizan croyait élever un monument plus durable que l'airain[3], et comme la *Cité* de saint Augustin[4], ce monument est une forteresse, un *ouvrage* de combat dressé contre l'hérésie, la barbarie qu'était à ses yeux le sort réservé aux femmes. Les textes savants les vilipendent, les lois les asservissent; Christine donnera aux femmes les moyens de désarmer leurs adversaires et faire triompher leur bon droit. Elle entend aussi faire œuvre didactique, puisque le mal vient de l'ignorance : les hommes, dépositaires de la parole

écrite, ont occulté et refoulé l'histoire des femmes, donnant à croire à tous et à toutes qu'elles « ne sont bonnes qu'à cajoler les hommes et à mettre au monde et à élever les enfants » (*Cité,* p. 93). Pour la première fois [5], la parole est aux femmes : en citant leurs exploits et leurs inventions, Christine pensait réduire au silence le parti de la misogynie : « Qu'ils se taisent donc! Qu'ils se taisent dorénavant, tous leurs complices et alliés qui en disent du mal ou qui en parlent dans leurs écrits ou leurs poèmes! Qu'ils baissent les yeux de honte d'avoir tant osé mentir dans leurs livres! » (*Cité,* p. 108). Déjà donc, en ce début du XV^e^ siècle, l'écrivaine [6] appelait les femmes à revendiquer leur dignité en leur disant à sa façon qu'on « ne naît pas femme, on le devient [7] ».

A la lecture de ces pages, la réaction unanime est d'y voir l'œuvre d'un esprit étonnamment moderne. Christine nous incite à rejeter ce qui n'est fondé que « sur l'accumulation des préjugés d'autrui » et à confronter notre jugement et notre connaissance de nous-mêmes aux ouvrages que nous lisons. Elle refuse d'accepter l'infériorité du corps féminin et de ses « fonctions corporelles », faisant remarquer aux femmes que l'expérience de leurs propres corps les dispense de toutes « autres preuves » (*Cité,* p. 53); elle refuse l'idée aristotélicienne que c'est « par débilité et faiblesse que le corps qui prend forme dans le ventre de la mère devient celui d'une femme » (*Cité,* p. 54) pour affirmer au contraire la supériorité maternelle [8]. Elle sait encore que si l'intelligence des filles ne s'applique pas aux mêmes objets que celle des garçons, la raison en est la ségrégation scolaire et sociale : « Si c'était la coutume d'envoyer les petites filles à l'école et de leur enseigner méthodiquement les sciences comme on le fait pour les garçons, elles apprendraient et comprendraient les difficultés de tous les arts et de toutes les sciences aussi bien qu'eux » (*Cité,* p. 91). Elle est « navrée et outrée d'entendre des hommes répéter que les femmes veulent être violées et qu'il ne leur déplaît point d'être forcées, même si elles s'en défendent tout haut » (*Cité,* p. 186). Christine dénonce encore le système de la dot, s'insurge contre le mariage des très jeunes filles avec des vieillards, revendique, par Sigismonde, le désir et le plaisir féminins [9] : « Car vous

qui êtes un être de chair et de sang, pensiez-vous avoir engendré une fille de pierre ou de bois ? Tout vieux que vous êtes, vous auriez dû vous rappeler que la sensualité travaille la jeunesse [...]. Comme je voyais que vous aviez décidé de ne jamais me remarier, me sentant jeune et débordante de vie, je résolus de prendre un amant » (*Cité,* p. 220). Modernité aussi que la stigmatisation des maris qui battent leurs femmes ou les laissent sans ressources, la défense des veuves, tout cela en des termes qui rappellent fort ceux qu'on emploierait de nos jours pour défendre ces victimes.

Esprit exceptionnel certes, mais peut-être davantage par son écriture que par son combat. Christine avait mesuré l'étendue de l'injustice masculine : force est de constater qu'il nous faut toujours la dénoncer en des termes *semblables aux siens*. L'étonnant est donc moins la précocité de son message, l'intelligence de son argumentation, que la constance de la bêtise, la ténacité des adversaires, la vitalité des arguments les plus éculés. En vérité, la lecture de la *Cité des Dames* invite à d'amères méditations sur la pérennité des préjugés et l'immobilisme des institutions. L'avenir, sur ce chapitre, peut encore réserver des surprises à un optimisme historique qui ne verrait en tout cela qu'obscurantisme d'une époque révolue : il est à craindre que nos enfants, nos enfants des deux sexes, n'aient toujours besoin de Christine [10].

Sa difficulté d'être femme, son rejet de la culture masculine doublé d'un désir d'appropriation de cette même culture, trouve un écho dans un texte célèbre du XX[e] siècle :

> L'argent gagné [par les femmes] ne devra en aucun cas aller à la reconstruction d'une université à l'ancienne, et comme il est certain qu'il ne pourra être consacré à la construction d'une université fondée sur de nouvelles bases, cette guinée portera la mention : « Chiffons, essence, allumettes ». On y attachera cette note : « Prenez cette guinée, et réduisez l'université en cendres. Brûlez les vieilles hypocrisies. Que la lumière du brasier effraie les rossignols ! Qu'elle empourpre les saules ! Que les filles des hommes éduqués fassent la ronde autour du feu ! Qu'elles entretiennent la flamme en y jetant

> des brassées de feuilles mortes, et des plus hautes fenêtres que leurs mères se penchent et crient : Brûle! Brûle! Car nous en avons fini avec cette « éducation »! [11]

Car l'éducation, l'écriture, ne vont pas de soi pour les femmes. Ce n'est pas seulement que l'accès en fut, en est encore difficile, mais aussi que les femmes ne peuvent qu'avoir des sentiments d'ambivalence face à ce qui demeure pour elles une source non seulement d'enrichissement mais aussi d'aliénation permanente. L'absence des femmes, les stéréotypes sexuels caractérisent nos manuels scolaires comme la misogynie, plus criarde mais non moins efficace, de la tradition cléricale du Moyen Age. Les « grands auteurs » légitiment encore cette misogynie, et le mépris de nombre de ceux et de celles qui instruisent les femmes, puis les filières dans lesquelles on les canalise, prennent la relève pour justifier préjugés et exclusions. Nulle ne sort indemne de ce chemin de longue étude. Certaines, comme Christine se désolant à la lecture de Mathéole, seront « submergée[s] par le dégoût et la consternation, se méprisant elle[s]-même[s] et le sexe féminin tout entier, comme si la Nature avait enfanté des monstres » (*Cité*, p. 37), se désespérant d'être nées « dans un corps féminin » (*Cité*, p. 38); d'autres affirmeront qu'elles sont « hommes » quand elles pensent, comme Christine encore en d'autres circonstances. Mais ce dégoût, donné pour une « folie », est passager chez Christine : c'est pourquoi d'autres verront en elle une devancière. Dans la mesure où la *Cité des Dames* est apte à conjurer les esprits rétrogrades, et cette mesure est grande, Christine apparaîtra comme une géante sur les épaules de qui nous pourrons nous jucher pour voir plus loin.

II

Une sœur pour Shakespeare [12]

> « Je peux t'affirmer que ce ne sont pas les femmes qui ont écrit ces livres-là! Je suis persuadée que si l'on voulait bien

此为试读,需要完整PDF请访问: www.ertongbook.com